

Baignades, cowboys, épées et camions...

Benoit Tapp

Volume 53, numéro 3 (187), novembre 2016, février 2017

Souvenirs d'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tapp, B. (2016). Baignades, cowboys, épées et camions... *Magazine Gaspésie*, 53(3), 29–30.

Baignades, cowboys, épées et camions...

Qui en Gaspésie n'a pas vécu une enfance comme celle de l'auteur à L'Anse-à-Valleau avec comme terrain de jeux la mer, la rivière, la montagne et parfois la tête pleine d'idées et de mauvais coups à faire.

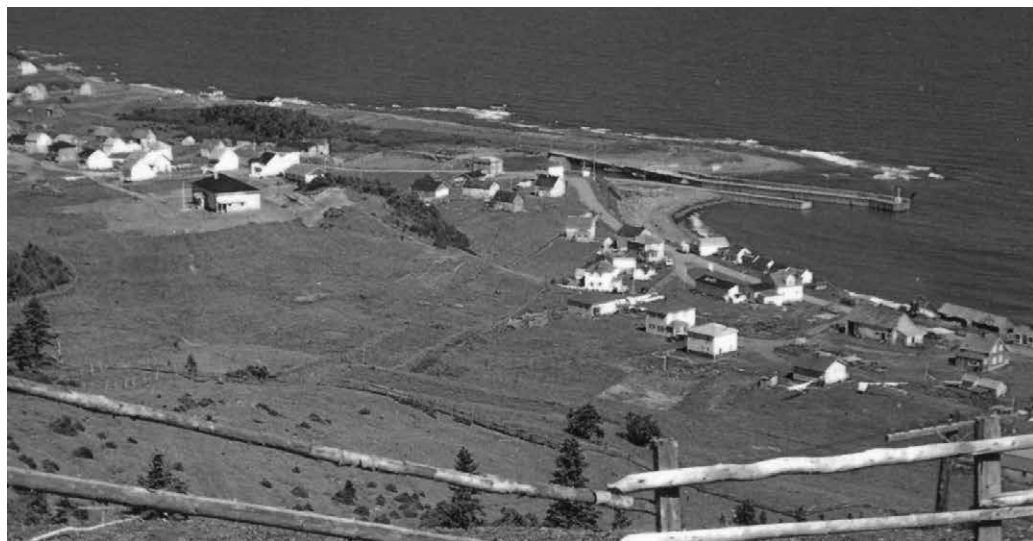
◆ Un récit de **Benoit Tapp**
Gaspé

À la fin juin, les vacances tant attendues !

Des étés merveilleux d'insouciance où chaque jour, malgré la pauvreté qui m'entourait, était rempli de joie et de bonheur. Nos terrains de jeux étaient la rivière à M. Armand Dupuis pour la baignade, le cap à M. Donat Gaudreau pour nos jeux de cowboy ou d'épée et la montagne à M. Thomas Dupuis pour nos camions fabriqués en bois.

La natation : une méthode d'enseignement très simple

Le bassin de l'embouchure de la rivière, situé derrière la demeure de M. Euchariste Dupuis, était notre piscine naturelle. Tous les jours de beau temps sans exception et pendant quelques heures, les enfants du village venaient faire un brin de saucette ou carrément passer la journée. Il y avait souvent les enfants des vacanciers; ceux-là trouvaient toujours l'eau trop froide. C'est à cet endroit que débutaient pour tous les jeunes les cours de natation et de plongeon. Je vous dis qu'il ne fallait pas être trop peureux car la méthode d'enseignement était très simple : un plus vieux passait près d'un jeune, il l'attrapait par le cou et les jambes et le lançait à bout de bras dans le plus profond de la rivière. Des hurlements se faisaient entendre, un gros bruit suivait et tout le monde espérait que le jeune puisse nager! Sinon deux ou trois jeunes, sachant se débrouiller, allaient le cueillir dans l'eau et le sortaient, parfois étouffé d'avoir avalé



Le village de L'Anse-à-Valleau vu du sommet de la montagne.

Photo : Musée de la Gaspésie.

trop d'eau. Après trois ou quatre essais, soit le jeune savait nager, soit il ne revenait plus à la rivière de l'été. Je n'ai jamais appris à nager de cette façon mais je suis toujours retourné à la rivière, quoique nerveux! Parmi les bons nageurs se trouvaient Alain Dupuis, Abel Dupuis, Hugues mon frère, Raynald Dupuis pour le plongeon et les vrais torpilles : Valmont Mathurin et Michel Dupuis.

Nous courions les filles avec du goémon

C'est à cette rivière que nous faisons nos courses de radeaux fait de bois de grève et que nous poussions avec d'immenses perches. C'est là que nous essayions d'attraper la truite avec nos mains! Que de minutes de concentration pour l'approche et seu-

lement pouvoir la toucher. C'est aussi là que nous courions les filles avec du goémon que nous avions ramassé sur la grève; mais, elles ne manquaient jamais de nous lancer des roches ou des bouts de bois. Et parfois, en terminant, nous allions dans les gadelliers de M. Thomas Gaudreau sur la butte près de la rivière. Ce coin du village était également l'endroit idéal pour les pique-niques. Combien de fois avons-nous essayé de guetter du côté des pique-niqueurs un morceau de pain de magasin avec, à l'intérieur, du paris pâté? Nous n'avions ni les moyens d'acheter du pain de magasin ni du paris pâté; alors imaginez-vous les bassesses qu'on était capable de faire pour y goûter.

Quand la bande était fatiguée de l'eau, nous allions sur le Cap pour jouer au cowboy ou à l'épée. Ce bout de village faisait environ un kilomètre carré. Au fil des étés, il avait vu naître

Enfants triant des éperlans.

Photo : Musée de la Gaspésie.

sur son sol une frontière, des prisons, des caches, et des beaux petits sentiers. Il faut dire que nous étions heureux dans ce coin de village. M. Donat Gaudreau et Mme Yvonne nous encourageaient à y aller. Quel bon monde! De plus, leurs moutons avaient mangé les branches des arbres sur une hauteur de quatre pieds.

Pow, pow « t'es mort »

Arrivés sur les lieux c'était toujours la même manège. Deux plus vieux divisaient le groupe en deux, les bons et les méchants. Ensuite tout le monde prenait une branche pour fusil ou épée. Les plus astucieux avaient la présence d'esprit de laisser leurs instruments de jeux dans un tas de broussailles. Les bons restaient sur place tandis que les méchants se dispersaient sur leur côté de frontière à travers les sentiers. Après cinq minutes d'attente, le chef des bons donnait le signal. La course aux méchants débutait vite comme des fourmis au travail. Ils traversaient la frontière couchés par terre tandis que les plus hardis restaient debout. Lentement la chasse débutait. Il arrivait souvent des faits cocasses. Un jour Rodrigue Dupuis le bon rencontre Gaston Dupuis son frère le méchant. Rodrigue tire et crie à Gaston : « t'es mort »! Celui-ci lui répond qu'il n'est pas mort parce qu'il est protégé par une branche d'aulnes. Le jeu dure environ cinq minutes avec des « t'es mort », des « je ne suis pas mort » et mettez-en! Rodrigue prend le mors aux dents, fonce sur Gaston et l'assomme raide avec son fusil en branche. Gaston tombe... « asteur, t'es mort »!

Une autre fois, les méchants ont attrapé un des bons, ils l'ont amené près d'un arbre, l'ont attaché, apporté des broussailles et mis le feu. Je peux vous dire qu'ils ont su où étaient le reste de la bande. Le gars attaché criait : « vous n'avez pas le droit de faire ça ». Il faut croire que c'était la loi du plus



fort car il n'arrêtait pas de crier et de gesticuler. Et le feu s'est éteint assez vite.

Sur cet immense terrain, il arrivait souvent que le jeu soit terminé et que des jeunes continuent à jouer tout seul sans s'apercevoir que les autres étaient partis et que le jeu était terminé depuis un bon moment.

On jouait aux camionneurs

Ailleurs, se trouvait le champ de M. Thomas Dupuis; c'est là qu'on jouait aux camionneurs. Le champ était situé dans la montagne juste en face de notre maison. On y avait construit des superbes chemins de terre qui parcouraient presque toute la montagne. Nos camions étaient faits en bois, peints de toutes sortes de couleurs provenant des restants de gallon de peinture. Il y avait des camions pour charroyer la terre, des spéciaux pour le bois et d'autres pour les remorquages. Les

Enfants sur la plage, 1952.

Photo : Charles-Eugène Bernard. Musée de la Gaspésie. Fonds Charles-Eugène Bernard. P67/B/2a/5/29

roues de nos camions provenaient des flottes de liège que nous allions voler le soir sur les filets à harengs des pêcheurs. Pour les essieux, nous prenions des vieux manches de « moppes » ou de balai. Les lumières étaient fabriquées avec des couverts de canne de « beans » et une corde attachée au pare-chocs nous permettait de faire avancer nos chefs-d'œuvre. Je vous dis qu'il y avait des bizarres de sons pour imiter le véritable fonctionnement d'un moteur.

Nos journées d'été se terminaient comme cela. Et vers quatre heures de l'après-midi, toutes les mères du village sortaient sur leur perron de galerie pour inviter tout ce beau monde à venir manger. Quel bon temps nous vivions! ♦